

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

ABONNEMENT:

Un An, en Ville - - \$4.00
Un An, par la Poste \$3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL - - - - Redacteur.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA

Bulletin Hebdomadaire du Journal

LE CANADA

ABONNEMENT:

Un An, en Ville - - \$2.00
Un An, par la Poste \$1.00

2eme. Annee. No. 247.

Ottawa, Mardi 22 Decembre 1891.

Le Numero : 2 Cents.

Fete a la Basilique d'Ottawa

EN L'HONNEUR DU R. P. DANDURAND, O. M. I.

Ottawa, 6 decembre 1891.

Je n'ai que le temps de jeter à la hâte sur le papier ce que je puis me rappeler d'une fête très touchante qui a eu lieu aujourd'hui, à la basilique d'Ottawa, à l'issue de la grand-messe.

Monsieur l'archevêque d'Ottawa a eu la délicatesse de faire organiser par Mgr J. O. Routhier, son digne vicaire-général, une démonstration magnifique par laquelle les paroissiens de l'église Notre-Dame ont voulu prouver leur reconnaissance à leur ancien curé, le vénérable Père Dandurand, premier Oblat canadien, et qui vient d'arriver du Manitoba pour assister à Montréal aux noces d'or de la Congrégation des Oblats en Canada.

Nombreuse était la foule des citoyens que la reconnaissance et la chaude et éloquent parole de Mgr Routhier avait réunis autour de la balustrade où le Révérend Père, accompagné par Mgr Routhier, prit place, à côté de Mgr l'archevêque, qui était assisté par les RR. PP. Langevin et Nolin, O. M. I.; ce dernier père est le cousin du R. P. Dandurand.

Mgr Duhamel réclama le droit de parler le premier en cette circonstance : Mon Révérend Père, dit-il, je suis heureux de pouvoir vous exprimer publiquement, en présence de cette bonne population, que vous avez si bien connue, les sentiments que j'éprouve à votre égard. C'est à vous que je dois d'avoir connu les premiers éléments de la doctrine chrétienne; c'est vous, mon révérend père, qui m'avez préparé au grand acte de ma première communion; c'est vous encore qui m'avez fait apprécier l'importance du sacrement qui fait les parfaits chrétiens. Je vous ai toujours considéré, mon révérend père, comme le modèle des prêtres, et bien des fois j'ai admiré votre piété, votre indéfectible dévouement et votre urbanité parfaite. La Providence, dans ses desseins impénétrables, a voulu que je devinsse l'aîné de vos fils; mais croyez bien que mes sentiments n'ont jamais varié depuis.

Aussi, chaque fois que je monte à l'autel, votre souvenir m'y accompagne, et bien souvent, en venant dans cette basilique pour les cérémonies saintes, je me suis dit : Si cette basilique est si majestueuse, si magnifique, c'est grâce à l'habileté artistique du cher père Dandurand, qui en a tracé de sa main les premiers plans et qui a su donner à l'édifice de si vastes et si belles proportions.

Et cette population si religieuse qui vous entoure ne vous doit-elle pas une reconnaissance éternelle ? Ah ! si elle est restée inviolablement attachée à sa foi, si elle se soumet avec tant de docilité à la direction qui lui est donnée, n'est-ce pas grâce aux bonnes semences que vous avez jetées autrefois dans des cœurs bien préparés; veuillez donc mon révérend père, accepter les sincères remerciements que je vous offre en mon nom et au nom de ce cher peuple qui m'est confié.

Le docteur Valade accompagné du Dr. St Jean lut alors une très belle adresse remplie des sentiments les plus délicats et des témoignages les plus flatteurs pour le cher père et la famille religieuse à laquelle il fait tant d'honneur !!! (Voici le texte de l'adresse :)

AU R. V. P. D. DAMASE DANDURAND, O. M. I.

Missionnaire au Nord-Ouest. Mon Révérend et bien bon Père.

Les paroissiens de Notre-Dame d'Ottawa sont heureux de pouvoir saisir l'occasion de votre passage dans la capitale du Dominion, pour vous présenter leurs hommages respectueux et leurs plus sincères félicitations.

Nous savons combien vous avez aimé cette paroisse qui vous est restée si profondément attachée. La reconnaissance est pour nous un devoir tout à la fois doux et sacré, et ce jour comptera parmi les jours heureux de notre vie. Comment ne le serait-il pas en effet ? N'est-ce pas le jour du retour d'un père aimé qui revient, après dix-sept ans d'absence, visiter et bénir ses enfants ? Pourquoi nous oublier en ce moment que cette paroisse a eu l'honneur de recevoir les prémices de votre sacerdoce ? C'est ici que durant le long espace de trente années vous nous avez prodigué les soins d'un ministre

laborieux; et l'enceinte de cette basilique que vous avez fait bâtir au prix de tant de sacrifices a souvent redit les avis salutaires, les avertissements charitables, les instructions lumineuses, que vous nous donniez avec une tendresse toute paternelle.

Vous étiez, mon révérend père, l'alter ego de celui qui fut le premier pasteur de ce diocèse, du vénéré et à jamais regretté Mgr Guigues, qui a béni tant de fois notre chère paroisse de Notre-Dame d'Ottawa; vous avez toujours porté joyeusement le fardeau souvent si pénible du saint ministère, et parmi les nombreux paroissiens qui se sont joints à vous dans cette enceinte, il y en a plusieurs qui vous doivent le bonheur du saint baptême, de la préparation à la sainte communion, et la bénédiction sacerdotale au jour de leur mariage; aussi veuillez bien croire que l'expression de la reconnaissance de tous est en ce moment, un véritable besoin de cœur.

Mon révérend père, le dix septembre dernier, (1891), on célébrait à St. Boniface, avec une grande solennité, la fête jubilaire de votre sacerdoce. L'écho fidèle nous a appris tout ce que cette fête avait eu de grandiose et de spontané. Ah ! mon bien cher père, ce jour-là vous anciens paroissiens de Notre-Dame d'Ottawa se sont souvenus de vous; ils ont béni de tout leur cœur le Divin Maître qui récompensait si magnifiquement son fidèle serviteur et ils étaient heureux de penser que dans la province, aux vastes prairies, il y avait un grand pontife qui sait honorer dignement le vrai mérite.

Tous deux, nous le savons, vous apparteniez à cette humble Congrégation des Oblats, qui va célébrer bientôt le cinquantième anniversaire de son arrivée dans le pays, et il semble que cette petite fête outaouaise est comme l'aurore et le prélude des grandes démonstrations dont Montréal va être témoin.

Vous avez en particulier, mon révérend père, l'honneur d'être le premier de nos compatriotes qui soit entré dans cette illustre Congrégation, et vous avez ainsi frayé la route à une foule de généreux et nobles religieux, qui béni le ciel tous les jours de vous avoir suivi sous l'étendard de Marie Immaculée. Les noces d'or de la branche canadienne des Oblats sont donc aussi les vôtres, et comme pour donner à vos cheveux blancs un lustre encore plus grand, vous nous arrivez de ces missions si importantes du Nord-Ouest canadien, où les révérends pères Oblats accomplissent une œuvre si éminemment religieuse et civilisatrice.

Offrir à toute votre noble Congrégation nos vœux et nos souhaits les plus sincères, ainsi que l'expression de la plus vive reconnaissance. Mon révérend père, cette douce fête de famille que nous procure votre visite à Ottawa, durera, il est vrai, qu'un seul jour; mais le souvenir s'en perpétuera durant bien des jours et bien des années, et nous ne permettrons pas au temps de nous faire oublier nos obligations à votre égard. Toujours parmi nous votre nom sera aimé, béni et respecté; nous voulons même que ceux qui viendront après nous le redient avec bonheur et nous terminerons par le souhait traditionnel que l'Eglise elle-même nous a enseigné : « Longue vie et bonheur » Ad multos annos.

LES PAROISSIENS DE NOTRE-DAME D'OTTAWA.

La réponse du héros de la fête était attendue avec anxiété; il se leva et se tournant vers Mgr l'archevêque, il murmura à voix basse quelques paroles de remerciement; on sentait bien que l'émotion gênait l'expression de sa pensée; mais bientôt, il put se maîtriser et il commença d'une voix vibrante et pleine de feu à raconter les tristesses de l'absence, les joies du retour, et son entrée providentielle dans la congrégation des Oblats avec une éloquence qui trahissait le docte professeur d'autrefois et qui fit couler bien des larmes.

« Vous voyez, dit-il, à mon air embarrassé que je ne vis plus dans les villes, j'habite aux bords d'un fleuve qui n'est point l'Ottawa, ni même la rivière Rouge, ce serait encore trop civilisé pour moi, on l'appelle le sinieux Assiniboine. Lorsque je quittais Ottawa, il y a près de 17 ans, mon cœur était plein de tristesse, mais il me fallait aller réaliser dans les prairies du Nord-Ouest la devise de la congrégation à laquelle j'ai le bonheur d'appartenir :

« J'ai été envoyé pour évangéliser les pauvres, et souvent depuis, j'ai pensé à vous tous. Que de fois je me suis promené sur les rives sauvages du fleuve tortueux, après avoir, en quelque sorte suspendu ma harpe brisée aux saules de la grève; et je me demandais alors : Est-ce que vous êtes encore à moi ? Et comme les Hébreux aux bords des fleuves de Babylone, j'ai versé des larmes. Super flumina Babylonis illic sedimus ac flevimus. Mais je vois que vous ne m'avez pas oublié, et je vous en suis reconnaissant.

Je constate aussi que vous avez gardé le souvenir du premier évêque de ce diocèse, le bon Mgr Guigues, et je vous en remercie aussi de tout cœur. Lorsqu'il vous a quitté pour le ciel, vous disiez : « Quelle perte énorme nous faisons, et vous aviez raison. Mais le ciel s'est montré pour vous prodige de ses dons, et il vous a donné dans la personne de votre digne archevêque un père et un guide, qui vous a conduit encore plus loin dans les voies du salut, et qui a su donner aux œuvres commencées le développement merveilleux que je contemple aujourd'hui. Ah ! Quand je songe à ce qu'était autrefois le petit village de Bytown, et que je vois aujourd'hui les transformations incroyables qui en ont fait une ville magnifique; quand je jette les yeux sur cette radieuse basilique décorée de tant de goût et de richesse, sous la direction d'un véritable artiste Mr. le chanoine Bouillon, il me semble que je suis sous l'influence d'un beau rêve. Mais, grâce à Dieu, c'est bien une réalité; le grain de sénévé est devenu un grand arbre, et ses branches immenses abritent un peuple nombreux.

Bénissons Dieu ensemble de toutes ces grandes choses qu'il a accomplies parmi nous. Pardonnez-moi, si je prolonge une réponse que j'avais promise bien courte; vous savez que les vieillards aiment à évoquer les souvenirs d'un passé qui leur est toujours cher.

En 1841, je venais d'être ordonné prêtre, et Mgr Bourget voulait me donner l'occasion de pratiquer l'humilité dès le début, m'a-t-il confié la charge de quelques pauvres vieillards dont la tête était mal équilibrée, et qui étaient sous les soins d'une respectable matrone, madame Gamelin, c'était le début de la florissante communauté des Sœurs de la Providence de Montréal.

J'habitais alors le palais épiscopal de St-Jacques, qui a été depuis la proie de l'incendie. Un jour que j'étais occupé dans ma chambre à transcrire le projet des constitutions de la communauté, que je viens de nommer, le maître du parloir fut violemment agité à plusieurs reprises, et comme le portier ne répondait pas, Mgr Bourget vint me prier de descendre.

Le portier de l'évêché était alors le R. P. Paul, dernier Récollet au Canada. En ouvrant la porte de l'évêché, je me trouvai en face de 6 personnages que je ne connaissais pas. Messieurs, leur dis-je, qui voulez-vous voir ? — Nous désirons saluer Mgr l'évêque de Montréal, me répondit-il. — Mais, messieurs, je serais très heureux de connaître qui vous êtes, afin de vous annoncer.

— Nous sommes les Pères Oblats, me répondit leur supérieur, qui était le bon Père Honorat. — Voici, me dit-il, le R. P. Telmont. Mes Frères, j'attire votre attention sur ce non qui doit vous être cher. Le P. Telmont a beaucoup travaillé au milieu de vous pendant quatre ans; il s'est dépensé pour vous. Le troisième était le dévoué P. Beauclaud qui a été mon infatigable compagnon, lors du typhus en 1847. Et le quatrième était le saint Père Lagier qui est mort, on peut dire, les armes à la main, en prêchant une mission.

Il y avait aussi deux frères convers : Le bon frère Basile, et le cher frère Louis qui a été si longtemps portier de l'évêché sous Mgr Guigues, et qui est maintenant au repos à Hull. Le frère Louis et moi, nous sommes les seuls survivants de ce bon vieux temps. Nous sommes comme des épaves chahutées au grand naufrage qui a emporté nos compagnons. Dieu seul sait à quel dessein il nous a laissés vivre tous deux jusqu'à ce jour. Je reviens à mon récit :

« J'introduisis donc les nobles étrangers auprès de Mgr Bourget, et aussitôt ils se jetèrent à genoux et reçurent une bénédiction, qui a porté de grands fruits comme on le voit aujourd'hui.

A ce moment, je crus devoir me retirer; mais Monseigneur me retint, et dit aux bons pères : Mes Pères, l'année dernière, lorsque votre vénérable supérieur général, Mgr de Mazenod, promit de m'envoyer quelques-uns de ses enfants, je lui assurai que dès l'arrivée de ses Oblats, je leur donnerais pour compagnon un jeune prêtre canadien-français qui les accompagnerait partout; ce prêtre le voici, il vous appartient. Aussitôt on m'offrit la croix d'Oblat que j'ai toujours portée depuis. Je dois vous dire pourtant que je fus grandement surpris. Je n'avais jamais songé aux Oblats, puisque je ne les connaissais pas. Les philosophes le disent : On ne désire pas ce que l'on ignore. Néanmoins, c'était un saint qui m'indiquait la vocation nouvelle, il fallait bien la suivre; et certes, je n'ai pas eu à m'en repentir par la suite.

Mais je vois, mes Frères, que je suis comme le vieux Nestor de l'Iliade. Je me perds en de longs discours. Excusez-moi de nouveau; il faut bien que je me hâte de parler, car je vais bientôt être condamné à un long silence, et je pense bien que je ne reviendrai plus sur cette terre.

Monsieur, vous avez été vraiment trop bon pour moi, et je voudrais pouvoir acquiescer toutes les bonnes qualités que vous me supposez; laissez-moi donc vous remercier du plus profond de mon cœur, et souffrez que j'aie plus loin. Monseigneur, voulez-vous me permettre d'être un instant prophète ? J'espère que je ne serai pas un faux prophète. Monseigneur, je vous dis : ad multos annos, et je vous souhaite de célébrer les noces d'or de votre sacerdoce.

Et il y eut un mouvement dans l'auditoire, et on entendit même quelques applaudissements.

Monseigneur, continua le vénérable père, ce n'est pas encore assez, j'ose à peine espérer assister à ces grandes fêtes, bien que l'on m'ait souhaité des noces de diamant; un jour viendra où je reposerai certainement dans la tombe, mais alors mes os tressailliront de bonheur, Monseigneur, lorsque vous célébrerez une autre fête que je vous souhaite également, les noces d'or de votre épiscopat.

Cette fois, il y eut de véritables applaudissements en pleine église. Chose inouïe dans le pays et qui prouve que le père avait trouvé le chemin des cœurs et qu'on parlait ainsi du pasteur tant aimé, il touchait la corde sensible.

Maintenant, mes frères, je termine en vous remerciant bien sincèrement de tout ce que vous venez de faire pour moi. Ce jour est beau et bien doux pour moi; je ne m'attendais guère. Vos paroles de gratitude résonneront gravées dans mon cœur, et je prie le Bon Dieu de vous rendre tous à jamais heureux. Venez me voir là-bas, à St-Charles, vous y verrez comme ce pays est beau; j'en marche sur les fleurs. Venez coloniser ces régions nouvelles où les catholiques sont malheureusement noyés au milieu des protestants, huit fois plus nombreux qu'eux. Ces prairies fleuries sont belles, mais lorsque, dans le sillon tracé par la charrue, vous voyez s'élever, croître et mûrir une riche moisson de blé, le spectacle est encore plus beau; il y a là du pain pour tous. Au revoir à St-Charles de Manitoba.

A ce moment le vénérable septuagénaire se jeta à genoux et dans l'élan spontané de sa foi, il dit à Mgr l'archevêque : Monseigneur, bénissez-moi, s'il vous plaît. L'archevêque véritablement ému, accéda volontiers à une demande si touchante, et ne voulant pas se laisser vaincre en délicatesse de sentiments, il dit aussitôt au bon père d'une voix émue par l'émotion : Mon révérend père, etc.

Mon Révérend Père, laissez-moi à mon tour vous demander un faveur pour ce bon peuple que vous avez tant aimé, et qui vous est resté si sincèrement attaché; bénissez-le, afin qu'il garde à jamais le souvenir de vos précieux enseignements. Monseigneur, reprit le Père tout ému, je ne puis vous refuser ce que vous voulez bien me demander; mais permettez-moi de puiser dans votre cœur de père la bénédiction que je m'en vais leur donner.

Toute l'assemblée, émue jusqu'aux larmes, s'agenouilla aussitôt, et le vénérable des Oblats canadiens fit descendre sur les paroissiens de Notre-Dame d'Ottawa une de ces bénédictions de choix que le ciel ratifie toujours et qui servent pour eux tous comme un arôme conservateur et un gage du bonheur du ciel. UN OCTOUBRE.

Les Mémoires de MacMahon

Quelques amis personnels du maréchal de MacMahon ont eu connaissance de tel ou tel fragment de ces fameux souvenirs, auxquels il travaille depuis sa retraite du pouvoir, et qui ne verront le jour, ainsi qu'il l'a expressément déclaré, qu'après sa mort. L'impression manuscrite de ceux qui ont eu connaissance du manuscrit, c'est qu'il ne s'y trouve pas une seule phrase agressive pour quiconque.

Il y circule même une bonhomie caractérisée, témoin la préface où le maréchal s'exprime à peu près en ces termes : « J'ai servi la Restauration, la monarchie de Juillet, la République du général Cavaignac, le second Empire et la République de M. Thiers. Quand tous ces gouvernements sont tombés, j'ai regretté successivement leur chute. Il n'y a qu'un gouvernement que j'en ai jamais regretté un seul instant, c'est le mien. »

On aurait peut-être cru moins d'esprit au maréchal. Aussi, si mes souvenirs ne sont pas terminés, on est autorisé à lui rappeler un mot qu'il connaît et à lui dire : « Continuez. » On peut prédire aussi à cette future publication un succès analogue à celui des Mémoires du général de Marbot, lesquels font surgir partout de nouveaux souvenirs militaires inédits sur le premier empire. En ce moment nombre de familles compulsent févreusement leurs archives, leurs papiers, pour retrouver des notes, des lettres permettant d'apporter le tribut d'une gloire d'aïeul ou de bis-aïeul à la grande époque du début de ce siècle.

C'est ainsi qu'on annonçait récemment, sinon des mémoires d'un des plus vaillants officiers de Napoléon, le général Jacqueminot, dont on nous a notifié sur ce palatin, dans un rapport l'autre jour deux traits saisissants de carrière. Le premier se place en Russie, et il est presque identique au fameux passage du Danube, effectué par Marbot en barque pour reconnaître un numéro de régiment ennemi. Ce n'est pas le Danube que Jacqueminot a traversé, c'est le Niémen, et non en barque, mais à la nage. Il s'agissait pour lui de savoir quel était le numéro d'un régiment ennemi campé de l'autre côté du fleuve. Jacqueminot accomplit avec un bonheur inouï sa périlleuse mission. A peine sur le bord, il se précipita sur une sentinelle endormie, lui prit brusquement le shako, et avant que le soldat eût le temps de se remettre de sa surprise, se replongea dans le fleuve, dont il rejoignit l'autre bord à grands brasses. Les balles, qu'on tira sur lui, l'alerte une fois donnée, ne l'atteignirent pas, et il put remettre le shako entre les mains de l'empereur, sans dire un mot, tant il était perclus de froid, en se bornant à désigner du doigt le numéro de la cuirasse.

Le second trait auquel j'ai fait allusion plus haut se rattache à la légende bruyante des officiers en demi-solde sous la Restauration. Jacqueminot, qui était un de ces « brigands de la Loire », comme on les appela, s'amusa un jour à aller provoquer devant Tortoni les gardes du corps de Louis XVIII. Il se taillait affublé en signe de mépris d'une livrée grotesque, mais ressemblant à l'uniforme de la maison militaire du roi; et, pour compléter l'acoutrement, il s'était passé au côté une gigantesque broche. Un duel s'ensuivit. Jacqueminot déclara qu'il se battrait à cette arme-là et non à une autre, et qu'on n'avait qu'à la raccourcir, si elle dépassait l'épaule de son adversaire. Ce dernier, qui était un brave officier et d'humeur accommodante, consentit à l'arrangement et épacha très gaillardement un coup de broche qui, heureusement pour lui, ne l'embrocha pas complètement.

LE TRÉSOR DU CAPITAINE KIDD

Une correspondance de New Jersey dit que rien, pas même le temps, ne saurait ébranler la foi des habitants de Shark Inlet dans l'existence du trésor que, d'après une tradition, le capitaine Kidd et ses boucaniers auraient enfouis sur le promontoire connu depuis sous le nom de Money Hill.

L'endroit est désert, il n'y a pas une seule maison, ni même une seule hutte dans tout le voisinage. De distance en distance, s'élèvent des bouquets de chênes et le sol est tout couvert de ronces et de bruyères. Malgré sa jolie situation, Money Hill est si désolé que les organisateurs de pique-niques les plus enthousiastes, les touristes et les chercheurs de allature, l'évitent soigneusement. Mais le pauvre diable qui demeure dans les dunes, vivant de pêche et de la récolte de baies de toutes sorte, n'a pas peur de s'aventurer dans Money Hill, car il espère toujours que quelque heureux hasard lui fera découvrir un clair de lune le légendaire trésor, tandis que ses voisins sont plongés dans le sommeil. A diverses reprises, on a raconté des histoires fantastiques, d'après lesquelles quelques familles pauvres, vivant dans la forêt de pins de la région, seraient devenues inopinément riches, sans qu'il fût possible de connaître l'origine de leur fortune. Pendant plusieurs générations, ces racontars ont éveillé l'imagination des habitants et tous se connaissent qu'ils sont allés une fois ou autre, à la recherche des pièces d'or du capitaine Kidd.

Cependant, les habitants de cette région désolée ne sont pas les seuls victimes de cette légende. Il y a quel temps encore, un entrepreneur de Washington conduisait une demi-douzaine d'ouvriers à Money Hill et leur faisait pratiquer des fouilles; mais ils n'ont pas découvert la moindre pièce de monnaie. Aujourd'hui la colline est toute percée, comme une ruche, de trous faits par les chercheurs de trésor, dont le nombre semble augmenter plutôt que diminuer.

LE TOUR DU MONDE À CHEVAL

Jaloux sans doute des lauriers de Nellie Bly et du célèbre citoyen de l'univers - George Francis Train, un nommé Gisbert Waescher, d'Alexandria (Minnesota), se propose très sérieusement de faire le tour du monde à cheval en cinq cents jours.

Waescher a déjà fixé son itinéraire, comme suit : Il partira de Chicago pour New-York le 1er février prochain. De New-York, il s'embarquera avec sa monture pour le Havre, à bord d'un des paquebots de la Compagnie générale transatlantique. Au Havre, Waescher remontera à cheval, et se rendra, en passant par Paris et Berlin, à Moscou, où il compte arriver pendant le mois de juin. De Moscou, il gagnera la Sibirie et la Chine, et il espère arriver à Pékin au mois de février 1893. Après avoir traversé la Chine, Waescher s'embarquera pour San Francisco, d'où il regagnera Chicago à cheval.

Né en 1856, Waescher est un homme de six pieds deux pouces et passa pour un des meilleurs cavaliers du Minnesota. Il espère faire le tour du monde avec un seul cheval et être de retour à temps pour s'exhiber ensuite avec sa monture à l'exposition de Chicago.

La scène se passe au Congo français.

Un vieux nègre, qui habite une hutte, semble s'intéresser vivement aux travaux de chemin de fer.

Un ingénieur, qui avait pris l'habitude de voir le bonhomme en compagnie d'un jeune singe, s'étonne de le voir arriver seul.

— Qu'est-ce fait de ton singe ? lui demanda-t-il.

— Je l'ai mangé.

— C'est donc bon, le singe ?

— Même goût que l'homme !

Un orateur de club vient de recevoir un coup de poing dans l'œil et s'écrie : J'en ai vu trente-six chandelles !

M. Prudhomme, gravement à son fils : Cela te prouve, mon enfant, la vérité de ce proverbe :

De la discussion, ja lit la lumière.

Un agent, en tournée sur le pont des Arts, interpelle un joueur d'orgue de Barbarie :

— Hé ! l'homme, avez-vous une permission ? Si oui, tant mieux pour vous, sinon vous allez m'accompagner.

— Mais avec plaisir, monsieur l'agent ! Que voulez-vous chanter ?

La sagesse des bavureux : Celui qui dans son vin ne mélange point l'eau, Sait aussi le secret d'éloigner le tonneau.

ST. JACOBS OIL LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME NEURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS MAUX DE GORGE ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

DIX LIVRES EN DEUX SEMAINES QU'EN PENSEZ-VOUS ? EMULSION SCOTT

JA M'AMUSE Wolff's ACME Blacking

Le Goudron GUYOT

MANQUE DE FORCES LE FER BRAVAIS

PLUS D'ASTHME